

Damien Derève

Les Baisers poudrés

© Damien Derève, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7866-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il avait, paraît-il, « la blancheur orpheline des lys après un mariage ».

Tandis que sa tutrice longe le parking avec son époux, il la revoit un livre à la main, entrant dans sa chambre. « Tu vois, Julien, ce n'est quand même pas sorcier d'avoir un point de vue pour un auteur, un écrivain ! On ne peut plus écrire en toute impunité critique : « plate comme une limande » ou « nu comme un ver » ! Quelle pauvreté de langage ! Lis plutôt ça ! Il y a des trouvailles là-dedans qui motivent un lecteur ! »

Elle essayait adroitement, connaissant son goût pour la littérature, de rattraper une gifle.

Julien feuilletait les livres qu'elle lui prêtait, mais ne retenait ni les titres ni les noms des auteurs. Il était abonné aux *Conan Doyle* ou aux *Agatha Christie* : il suivait le fil d'une intrigue jusqu'à broder sa propre histoire.

Elle s'exerçait ainsi sur lui : appréciait-il ses métaphores ? « En tout cas, tu ne seras jamais « blanc comme un linge » avec moi ! Ne compte pas là-dessus ! »

Julien marche un peu à la traîne. Il ne s'agit pas de ses parents. Il tient à cette distance.

Les charmilles, comme calcinées, soupirant après le printemps, frémissent à son passage. L'onde de plaisir le parcourt, le fait frissonner à son tour : il entend un bruit d'eau, de cascade. Il est le seul à entendre ce bruit, il s'en persuade. Il est sauvé ! Un cadeau du ciel ! Une diversion dans sa vie d'orphelin. Une diversion qu'il espère chaque jour. Comment tenir sans ça. La cascade qui réunit les amants : Johnny et Vienna. Il a retenu cette image du film de Nicolas Ray *Johnny Guitar*. Julien sourit. C'est son secret. Même s'il ne connaît pas le sens du mot amant. Il sonne bien à ses oreilles. Dans amant il y a amour. L'amour maternel, paternel dont il est privé. Quand les amants du film s'enlacent sous la cascade, il revoit ses parents. Ne manque que la magie du technicolor pour sublimer sa vision.

Il aime le cinéma, pas la « vraie vie ». Comme Truffaut et Woody Allen. Il a ses raisons lui aussi. Et la formule lui plaît. S'il ne respecte pas les horaires des cours de catéchisme, il se retrouve à l'heure devant son feuilleton télé.

Sa tante, Sylvette, se retourne. Il ne l'aime pas. Il la trouve sèche comme un croûton de pain abandonné sur une table, livré aux mouches, qui aurait échappé à sa vigilance – sa manie de balayer de la main la plus petite particule offensante

à ses yeux.

Il ne connaît pas la mie, la douceur, les effusions d'un cœur qui lui serait attaché, que cette voix qui lui écorche les oreilles, que cette main qui lui raclait la peau lors de la toilette dominicale. Ne songeait-elle qu'à l'humilier ? Quand il était plus petit, elle le lavait debout sur une chaise dans la cuisine de la maison familiale de Saint Aubin dans l'Eure-et-Loir. Personne ne rentrait dans la pièce : l'humiliation restait son seul fait.

Julien évite d'appeler sa tante par son prénom. Il ne veut pas user de diminutifs non plus. Ce n'est pas sa vraie mère. Une seule douceur dans sa bouche, comme une gémissement, et ce serait reconnaître sa suzeraineté.

Elle maîtrise ses émotions : l'a-t-il jamais vu pleurer ? Elle est comme ces « mendiants » à la sortie de l'église, qui lui inspirent ce mouvement d'épaule, cette répugnance de la tête. Si le mot invalide ne signifie rien pour elle, elle souffre d'un handicap qui ne se voit pas moins, qu'elle ne peut dissimuler aux yeux de Julien : l'absence de sentiments.

Voilà pourquoi elle ne supporte pas son sourire. Au début, si. Cela signifiait qu'il acceptait cette tutelle, la décision du conseil de famille. C'était comme une signature. Invisible, mais précieuse pour son autorité.

Elle l'accuse de « marmotter » aussi. « Marmotter » : elle ne peut pas dire les choses comme tout le monde pour une fois. Il faut qu'elle se distingue encore. Ou qu'elle le blesse. Qu'elle lui fasse comprendre qu'il n'est qu'un sot, un ignorant. Qu'il a encore beaucoup de choses à apprendre. Qu'elle se fait fort de faire disparaître ce sourire, embryon de personnalité. Elle ne veut voir que l'éclat de son silence intérieur sur sa peau. L'exemplarité de la « peine ». Au sein d'une (fausse) cellule familiale. Pas de rougeurs intempestives. Se rouler dans la paille avec sa cousine n'est pas digne d'un orphelin. Combien de fois n'a-t-il pas entendu ces mots ? Les mots « digne » et « orphelin ». S'il salit ses vêtements, sa cousine, elle, se salit. Doit-on lui expliquer la nuance ? Il n'a droit qu'aux jeux de société. Dos non courbé.

Patience et sourire forcé. Cercle fermé. Humour exclu. Ou de bas étage. Humour goguenard de chef de bureau qui s'assoit sur l'arrière-ban.

« Garbo, la Divine – dit le présentateur du ciné-club du dimanche soir que Julien regardait parfois en cachette – n'avait plus d'humour quand elle rencontrait à Hollywood, hors plateaux, Billy Wilder, un de ses scénaristes. » Il lui manquait l'essentiel : les répliques du maître.

La *Wilder Touch* ferait-elle des miracles ici ? Répandrait-elle sa fantaisie sur les membres de l'honorable assemblée ? On ne contourne pas les règles du jeu.

Si l'orphelin risque un trait d'esprit, on le renvoie dans ses cordes. Les petits chevaux qui trottent sur le carton ondulé sont des chevaux de trait : ils ne souffrent pas la concurrence. Julien se contente d'échanger des regards avec sa cousine : ils se rendent le même service.

Son oncle, Pierre, ne se retourne pas. Du moment qu'on lui permet de glisser entre ses lèvres une cigarette, de garder un mégot. De téter sa mort comme dit sa cousine. Il marche à côté de sa « chère et tendre épouse » comme un animal docile : elle le « traite » d'un œil. Mais quelle saveur a-t-il, ce lait conjugal ? Elle avec ses tailleurs sur mesure, ses airs raffinés, lui avec ses pantalons en velours côtelé, ses pulls bohème et ses façons de rustre. Ou d'« hobereau », de « gentleman farmer ». Des mots qu'elle préfère parce qu'ils préservent les apparences.

Un chat au pelage gris clair fait le gros dos sur un muret. Cherche-t-il les caresses ? Va-t-il fuir à son approche, le griffer ? Les chats sont imprévisibles : une raison de plus pour rechercher leur compagnie ? Celui-là se laissera-t-il caresser ?

Il longe le muret en plissant ses yeux jaunes que Julien trouve hideux. Pour éviter les bourgeons qui dépassent de la grille ou pour échapper à ses caresses ? En est-il privé lui aussi au point de les refuser ?

Sa tante revient sur ses pas. Pas de dague à la vénitienne dans ses yeux : Julien lit comme une lueur d'inquiétude. La visite de la cathédrale de Chartres l'a-t-elle bouleversée à ce point-là ? Elle a parcouru son chemin de croix comme une touriste.

S'intéresse-t-elle un peu à lui ? Y a-t-il une autre raison qui lui échappe ? Mais c'est comme pour le chat. Il se chauffe au soleil, c'est tout. C'est dans sa nature. Pourquoi y voir malice ?

Mais il presse le pas. Cette lueur dans les yeux l'intrigue. Que redoute-t-elle ? Un accident ? La rue est en sens interdit, et il n'a plus huit ans, mais treize. Songe-t-elle à ses parents, à l'accident de voiture qui l'avait laissé orphelin ? Ses parents roulaient sur une autoroute : le danger était autre.

Va-t-elle se retourner à nouveau ? Son cœur se met à battre : il s'en veut.

Julien appréhende la séance de Courville, cette ville à peine éloignée de Saint Aubin qu'il trouve triste – son oncle et sa cousine se sont défilés –, le parcours en 2 CH. Une parente lui fait un signe. Pâle consolation. Les secousses le précipitent dans ses angoisses, ses tourments. Un brassage de cauchemars. Il quitte à regret la maison familiale de Saint Aubin, sa rivière, l'Eure, la mare et

son pont de bois, la cabane avec l'araignée noire figée dans sa toile, qui l'effraie et le rassure. Pas le temps de s'attarder. On ne fait pas attendre la couturière de madame tante, la grande prêtresse de Courville, la Rose Bertin du pauvre en mal de souveraine d'un jour, qui dicte la mode. D'après des croquis de Paris, étiquette oblige. Mot d'ordre de la maison : « On ne bâtit pas une robe, on fait acte de création. » Le grand mot ! Et les écrivains, les poètes ? Ils seront bien « emmitouflés » eux aussi cet hiver...

Madame tante biche au volant. Les grands magasins ou les petites boutiques de quartier, très peu pour elle. S'il faut la prendre comme elle est, elle ne déteste pas les retouches. À condition qu'on soit à ses pieds. C'est elle qui épingle les autres.

Sa couturière habitait un immeuble quelconque. Une plaque de cuivre signalait à l'entrée son existence : CECILE COUTURE – 2^{ème} DROITE. Aucun nom de médecin, de dentiste pour asseoir sa respectabilité. Cette plaque faisait sourire certains passants. Un détail pour sa tante. Elle n'avait pas l'intention de jouer les *Belle de jour*. Seul son égo la tirait.

On oubliait que la couturière était petite. Son teint fleuri la protégeait des émotions. Elle cachait son jeu. On ne voyait que sa bouche prête à happer les épingles. Une abeille avec le dard dans la bouche. Mais pas moins dangereuse. Ses piques étaient silencieuses, mais redoutables : la cliente un peu ronde se voyait gratifier d'un geste d'impuissance. Un geste sans appel.

Son appartement et son atelier ne faisaient qu'un. On embrassait d'un regard son univers. À part la cuisine, les commodités, aucun coin pour s'isoler, aucun alvéole duveté propice aux chuchotements. La taille de la cliente parlait pour elle. Le reste était superflu.

Julien s'assoit sur une chaise qu'une (petite main ?) lui a désignée. Sa tante est en combinaison. Avant il l'ignorait, à présent il l'observe. A-t-elle réellement changé de comportement ? Comment va-t-elle se conduire avec le petit personnel ?

Il doit être cinq heures, mais il ne consulte pas sa montre. Les soubresauts lui ont enlevé l'idée de goûter.

La porte d'entrée claque. Une geste de mécontentement ? Une jeune femme s'approche avec un plateau. Il ne connaît pas son rôle. Est-elle payée au noir ? Jus d'ananas avec paille, deux pains en chocolat : il n'est pas habitué à ces attentions.

A-t-elle reçu des ordres ? A-t-elle agi de son propre chef ? Il préfère cela. Il a vu la naissance des seins, mais le port de tête, le sourire, la démarche excluent

toute vulgarité. « La classe, ça ne s'achète pas. » : est-ce que cette phrase est juste, correcte ? Est-ce que c'est du genre « la cerise sur le gâteau », un poncif maison entériné par son oncle ?

Julien remercie de la tête. La jeune femme ne s'en offusque pas. Elle ne se retourne pas pour échanger un sourire. Elle n'est pas sa mère et elle ne songe pas à prendre sa place, elle.

Il regrette les flancs aux pruneaux, aux cerises que lui apportait sa mère à la sortie de l'école. Dans les sacs en papier qui collaient. Ces goûters-là se méritaient.

Il pose le plateau. Il n'a touché qu'au sucré, au jus d'ananas. Il fourre les pains en chocolat dans la poche de son blouson. Il ne veut pas vexer cette jeune femme.

Il se tourne vers sa tante, la seule à virevolter. Ce vert... Quelle nuance lui donner ? Vert amande ? Vert olive ? Vert bouteille ? Non, trop vulgaire... Vert mousse ? Oh non, mon Dieu...

Sa tante porte une robe plissée du bas, et non une jupe et un corsage. Elle enfille une sorte de veste en lamé sans boutons : ça ne lui ressemble pas, cette fantaisie. Elle n'abdique pas pour autant sa personnalité :

— Mais pas de talons aiguilles ! Je n'ai pas l'intention de fouler les tapis rouges ! Je veux bien épouser la mode pour mieux divorcer ensuite de ses contraintes si elle ne me plaît plus ! Tout ça pour assister à un de ces dîners mondains où mon époux ne pense qu'à raconter dans le fumoir ses bizutages !

Elle le ferait presque rire. Mais c'est vrai qu'elle a fière allure ainsi. Il s'approche, le sourire aux lèvres, comme s'il voulait toucher l'ensemble, retenir la nuance de vert.

Sa tante n'interprète pas mal son sourire. Elle choisit le silence. Un silence qui lui paraît bienveillant. Elle aurait pu le gifler (il a ôté ses lunettes par prudence) : le rouge et le vert ne sont-ils pas des couleurs complémentaires ? Elle aurait pu faire semblant de le souffleter. « Tu as de la chance d'avoir des lunettes, sinon tu verrais ce que tu prendrais ! » Cette phrase le bouleverse encore : quelle différence entre la violence verbale et la violence physique ? La haine est la même.

Le téléphone sonne. La couturière répond : elle leur tourne le dos. Julien remet ses lunettes : le geste en apparence anodin, mais coupable ne peut lui échapper. Comme une voleuse de supermarché, sans regarder autour d'elle, sûre de son fait, le cœur battant peut-être, la bouche sèche, sa tante fourre quelque chose dans la poche de la veste de la jeune femme, celle qu'il considère comme une

petite main. Un pourboire, un billet ? Veut-elle la remercier de son geste ? Lui a-t-elle demandé ce service ? Le sourire de la jeune femme le consterne. Il ne sonnait pas faux pourtant. Il compte donc si peu...

Dans la 2 CH, au retour, sa tante se tourne vers lui à plusieurs reprises (elle si prudente) : il reste stoïque. Il est habitué à la haine, c'est un habit dont il ne peut se défaire comme ça. Elle se prétend chrétienne, lui pas. Dans son lit, il se tournera, se retournera, agacé par cette blancheur, cette odeur de propreté malade. À la recherche des baisers de la mère avant le coucher. Des baisers poudrés (le seul luxe de sa mère) qui le faisaient frissonner de plaisir. En vain. Mais le geste s'est imprimé dans sa mémoire, les bracelets tintent encore comme des cloches qui annonceraient un événement joyeux : il esquisse un sourire. De satisfaction. De triomphe. Il peut vaincre son désespoir.

Quand il se lèvera, cette nuit, avant de se soulager au sens propre du terme, il collera son oreille contre la porte de ses « tuteurs » et écouterà leurs ronflements. Si distincts. L'un entraînant l'autre (l'étrange sifflet se jouait d'eux). Il partira avant d'entendre des bruits que l'on ne cherche plus à cacher la nuit et qui pourraient provoquer un éclat de rire qu'il risquerait de payer fort cher.

Avant de se recoucher, peut-être caressera-t-il un des moutons parfumés lestés depuis longtemps de ses bonbons anisés – présent hebdomadaire de la grand-mère paternelle, trop tôt disparue. Celle-ci n'avait pas pu s'empêcher d'ajouter à sa douleur, un jour d'été, mais il ne lui en voulait pas de sa lâcheté, de ses propos convenus sur le vol. Sa grand-mère, prise dans un étau de probité, ne pouvait pas faire autrement. Car grande était sa faute. IL AVAIT VOLE un sifflet à ballon chez la bistrote : la punition, infligée par sa tante, était méritée et nécessaire. Ses huit ans ne constituaient pas une circonstance atténuante, au contraire – qui vole un œuf... Les coups pouvaient pleuvoir comme une averse de grêle et non comme un crachin breton – ce n'était pas la saison.

Tout endolori, il avait serré, ce soir-là, un des moutons sur son cœur et s'était endormi. Etourdi par un reste de parfum.

Sa tante a fait « l'acquisition » d'un tableau. Le mot inapproprié, selon Julien, est revenu plusieurs fois, à table, dans la conversation. Comme si elle avait acheté un terrain, avait entamé le sacro-saint patrimoine ! Elle a bien le droit d'acheter un tableau : il a presque envie de prendre sa défense. Son oncle n'a-t-il pas les moyens ? N'est-il pas ingénieur dans la fonction publique ? Protégé par un contrat à durée indéterminée – ne l'a-t-il pas assez répété ? Cela ne l'empêche pas de fulminer : « Et dans une galerie des beaux quartiers ! Située près de la Madeleine ! Ton Dieu a sûrement donné sa bénédiction ! Ah ! madame a des goûts de luxe : ça a dû coûter bonbon ! Je serai bientôt éclairé à mon tour par le relevé bancaire ! Une « huile sur toile », ça ! Une croûte, oui, une vulgaire croûte ou plutôt une croûte de luxe dont je ne voudrais même pas dans mon atelier ! C'est dire ! »

Sa tante n'a pas sourcillé. On dirait qu'elle a choisi de se donner en spectacle. Sa cousine, Véronique, a haussé les épaules. La colère de son oncle s'est apaisée comme par miracle – il le connaissait plus tenace. Sans doute préfère-t-il ce tableau au crucifix abonné au buis bénit, au-dessus du lit conjugal, qui provoquait chez lui, comme un tic, un mouvement de recul dont Julien s'amusait.

Sa tante a la même attitude que devant la croix : elle semble voir au-delà. Elle est comme en prière, en pâmoison : elle ne tolère pas qu'on lui adresse la parole. La bigote du dimanche a transformé sa chambre en chapelle privée : ne manque que le prie-Dieu en velours rouge. Quand elle médite devant son tableau, il convient de se retirer, comme on quitte une personne de qualité.

Avec Véronique, sa cousine, il voudrait comprendre : qu'a-t-il d'aussi extraordinaire, ce tableau ? Il ne représente qu'un simple escalier et il est de dimension si modeste. Les couleurs ne sont pas vives : ce sont des couleurs primaires – le marron domine. Un rai de lumière, de soleil perce une pièce à peine entrouverte et éclaire un escalier qui ne comporte que neuf marches. Rétrécies. Vers quel(s) lieu(x) conduisent-elles ?

On aperçoit une silhouette bleutée, une tache orangée, les seules couleurs « toniques ». S'agit-il d'une grand-mère en train de déjeuner avec sa petite fille ? D'une jeune femme qui berce son enfant ? Toutes les interprétations sont permises. Un parapluie noir, suspendu à la rampe, apporte une note d'humour,